

## CHAPITRE X.

L'AUTEUR donne le détail d'une victoire remportée à Polotsk; elle est d'une importance telle que l'empereur pouvait être tranquille sur ce point, et assuré que l'ennemi n'y bougerait de long-temps. Cette victoire valut au général Saint-Cyr le grade de maréchal.

« Malgré ce succès, la détermination de dépasser Smolensk était trop périlleuse pour que Napoléon s'y décidât seul; il fallut qu'il s'y fit entraîner. » (Page 318 [253].)

Comment peut-on supposer que l'empereur, une fois maître de Smolensk, s'y serait arrêté, lorsque les armées de Bagration et de Barclay se retiraient sur Moskou, et qu'aucune raison fondée ne l'empêchait de les y suivre pour les combattre? car l'empereur était certain que l'ennemi livrerait bataille pour défendre sa capitale. Une victoire et la prise de Moskou, aux yeux de tous les êtres pensans, promettaient la paix. L'auteur, lui-même, dans les conversations qu'il prête à l'empereur avec ses généraux, dans les chapitres précédens, sur la désorganisation de l'armée, sur le grand nombre d'hommes qui restent en arrière, etc., lui fait dire qu'il n'y a pas de temps à perdre, qu'il faut arracher la paix, qu'elle est à Moskou. (Page 287 [211].)

Si l'on admettait ces perpétuelles hésitations de la part de l'empereur, il faudrait reconnaître que ce

grand homme avait perdu ses facultés mentales. Mais les faits démentent constamment les insinuations de M. de Ségur.

A Wilna, à Vitepsk, Napoléon nous est représenté comme un être privé d'énergie, de volonté, même de raison, ne sachant que faire, que devenir, ne donnant aucun ordre, et paraissant tout attendre du hasard. Et cependant, nous le voyons pourvoir à tout, diriger à la fois la politique et la guerre. Nous le voyons, dès la première marche, renverser entièrement le plan de campagne des Russes, couper leur armée en deux, les obliger d'abandonner leur ligne d'opérations, leurs magasins, leur camp retranché, leurs communications, et de nous livrer, pour ainsi dire sans bataille, toute la Lithuanie. A Vitepsk, à l'instant où M. de Ségur nous peint l'empereur enfoncé dans un profond engourdissement, les généraux russes réunis viennent pour l'attaquer; c'est ce qu'il désirait. Ils croient qu'il veut se porter avec l'armée française sur leur droite; ils manœuvrent en conséquence, tandis qu'avec la rapidité de l'éclair, il passe le Dniéper, et se trouve sur leur flanc gauche. Ces mouvemens considérables sont si bien combinés, leur exécution est si précise, que Barclay et Bagration, malgré toutes leurs troupes légères, malgré leurs nombreux agens et partisans dans le pays, ne sont instruits du danger qu'ils courent, que par l'attaque faite sur leurs derrières contre Smolensk, par ce grand capitaine qu'ils espéraient surprendre sur leur droite dans des cantonnemens disséminés, et que M. de Ségur nous montre dans un état presque continu de torpeur et d'indécision.

Nous venons d'établir combien est fausse cette assertion de M. de Ségur. Nous sera-t-il permis d'y ajouter notre témoignage personnel? Nous recevions directement les ordres de l'empereur; nous le voyions sans cesse, soit lorsqu'il nous les donnait, soit lorsque nous lui rendions compte de

leur exécution, et nous ne l'avons jamais vu tel que nous le peint M. le maréchal-des-logis du palais \*.

N'y a-t-il pas de l'injustice à dire, au commencement de ce chapitre, que ses lieutenans semblaient avoir fait plus que lui? Le général en chef d'une armée de près de quatre cent mille hommes, doit-il donc être présent à toutes les affaires qui se livrent? Il ne peut pas être à la fois par-tout, et c'est un malheur. Il donne ses ordres, ses instructions, fait connaître l'ensemble de ses projets; et c'est à chacun de ses généraux de s'y conformer, autant que le leur permettent les circonstances et les localités.

Certainement, si Napoléon se fût trouvé avec les cinquième, septième et huitième corps, Bagration n'eût point passé le Dniéper; il eût, avec son armée, été perdu pour la Russie. Si Napoléon eût été avec Schwartzberg, le corps de Tormasof eût éprouvé le même sort; si Napoléon eût été avec Ney, l'armée russe eût payé cher, à sa sortie de Smolensk, la faute que ses généraux avaient commise, en faisant une marche circulaire, au milieu de chemins de

\* Extrait d'une lettre confidentielle du duc de Frioul, grand-maréchal du palais, et qui est entre nos mains.

Au bivouac devant Vitepsk, le 28 juillet au soir.

« L'armée, en se battant depuis trois jours et en repoussant l'ennemi, est arrivée devant Vitepsk. Tous les corps seront réunis cette nuit, et demain il y aura une bataille, à moins que l'ennemi ne quitte, comme on le fait craindre, la position qu'il a prise devant nous pour couvrir Vitepsk. Hier et aujourd'hui, dans les différens combats qui ont eu lieu et dans lesquels nous n'avons eu que peu de troupes engagées, les Russes ont toujours été vigoureusement repoussés. On leur a fait des prisonniers et pris plusieurs pièces de canon. *L'empereur jouit de la meilleure santé.* Nous avons perdu le général Roussel, de l'armée d'Italie: il a été tué par une patrouille, par accident. Le colonel du génie Liedot a été blessé mortellement dans une reconnaissance. Ferreri a eu une jambe emportée. On attend avec impatience ici la nouvelle que le duc de Tarente a passé la Duna, et qu'il a mis en marche l'équipage de siège. »

traverse presque impraticables, pour regagner la grande route de Moskou et le Dniéper à Soloniewo \*.

Le maréchal Davoust, qui, dans le chapitre VI, avait été placé à son insu (page 289 [212]) sous les ordres du roi de Naples, paraît, dans celui-ci, sortir de son ignorance; il obéit de mauvaise grace. Heureusement que « Barclay, dit » M. de Ségur, ayant reculé sans résistance jusqu'auprès » de Dorogobouje, Murat n'eut pas besoin de Davoust. » (Page 319 [234].) Nous ne voyons pas trop quelle autre résistance que l'honneur eût empêché Barclay de s'enfuir; certainement ce n'est pas ce que M. de Ségur a voulu dire. Bientôt l'ennemi semble vouloir tenir; le roi de Naples fait ses dispositions pour l'attaquer. Il veut placer Davoust à gauche, mais celui-ci veut rester à droite.

« Si la discorde est à notre avant-garde, elle est aussi » dans le camp des Russes. » (Page 321 [255].) Les aveux que nous fait M. de Ségur sont assez bons à noter. « La confiance dans le chef y manquait, dit-il, chaque pas y paraissait une faute; chaque parti pris le pire. La perte de » Smolensk avait tout aigri. » (Page 321 [255].) Ce peu de mots de l'auteur nous semblent réfuter complètement les éloges qu'il a donnés à l'habileté des chefs, et à l'ordre qui régnait dans les armées russes. M. de Ségur tombe de contradictions en contradictions, parce que constamment il ne sait pas mieux ce qu'il dit que ce qu'il veut dire.

A la nouvelle que les Russes semblaient vouloir livrer bataille, Napoléon avait quitté Smolensk. L'auteur paraît lui reprocher d'avoir « négligé les armées ennemies d'Essen à Riga, de Wittgenstein devant Polotsk, d'Hoertel devant Bobruisk, de Titchakoff en Volhynie: total cent

\* Un général que quelques personnes ont long-temps opposé à l'empereur (Moreau), consulté par nos ennemis coalisés sur le meilleur plan d'attaque qu'on pût adopter contre lui, répondit: « Combattre Napoléon par-tout où il n'est pas. » Il paraît que M. l'officier du palais n'est pas de cet avis.

» vingt mille hommes, dont il se laisse environner avec in-  
 » différence. » (Page 322 [235].) Mais, suivant son habi-  
 » tude de n'être pas d'accord avec lui-même, il nous dit,  
 » quelques lignes plus bas : « cent cinquante-sept mille hom-  
 » mes suffisaient pour détruire l'armée russe.... et pour  
 » s'emparer de Moskou » (page 322 [236]); et il se hâte de  
 » faire un calcul, qui nous montre par-tout supérieurs aux  
 » mêmes corps ennemis dont il a parlé plus haut. « C'était,  
 » dit-il, s'appuyer sur deux cent quatre-vingt mille hom-  
 » mes pour faire, avec cent cinquante mille hommes, une  
 » invasion de quatre-vingt-treize lieues, car telle est la dis-  
 » tance de Smolensk à Moskou. » (Page 323 [236].) Tout  
 » ce grand dénombrement des forces, agissant sur plusieurs  
 » points, a pour seul but d'en faire jaillir ce reproche, « que  
 » ces deux cent quatre-vingt mille hommes étaient com-  
 » mandés par six chefs différens.... et dont le plus élevé,  
 » celui qui occupait le centre...., était un ministre de paix  
 » et non de guerre. » (Page 323 [237].) Qu'aurait donc  
 » voulu M. de Ségur? Depuis la Baltique jusqu'aux confins de  
 » la Turquie, une seule armée, sous un seul chef immédiat,  
 » eût-elle pu occuper un espace aussi étendu? Le ministre  
 » de paix n'avait aucun commandement militaire. Ses fonc-  
 » tions, comme le titre que M. de Ségur lui donne, étaient  
 » purement pacifiques. Le véritable chef de toutes ces armées  
 » était l'empereur. Il communiquait directement avec elles,  
 » et n'avait pas besoin d'intermédiaire.

## LIVRE SEPTIÈME.

### CHAPITRE I.

A SON départ de Dorogobouje, l'armée marche vers Mos-  
 kou, l'empereur au centre avec Murat, Davoust et Ney, Po-  
 niatowski à droite, et l'armée d'Italie à gauche. La colonne  
 du centre, suivant la même route que les Russes, y trou-  
 » vait peu de ressources. « Pour mieux vivre, dit M. l'offi-  
 » cier du palais, il aurait fallu partir chaque jour plus tard,  
 » et s'arrêter plus tôt, puis s'étendre davantage sur ses  
 » flancs pendant la nuit. » (Page 327 [241].) La question  
 » n'était pas seulement de mieux vivre, mais de marcher  
 » militairement. M. de Ségur n'a pu résister ici au désir de  
 » fronder, quoiqu'il reconnaisse lui-même que ce qu'il in-  
 » dique n'est guère possible. (Page 327 [241].)

« C'était un spectacle curieux que celui des efforts vo-  
 » lontaires et continuels de tant d'hommes pour suivre un  
 » seul homme à de si grandes distances. » (Page 328 [241,  
 » 242].) L'auteur sait fort bien que dans toutes les armées du  
 » monde, un grand nombre d'hommes sont conduits par un  
 » seul. Quel est son but en faisant cette réflexion? Il est vrai  
 » que M. de Ségur voit dans l'armée française une armée de  
 » volontaires commandés par l'empereur, qui n'était point